



CETTE IMAGE EST
BATH

NON, ELLE EST
CHANMÉ

NON, EN FAIT
ELLE PASSE
CRÈME

Jusqu'à quel âge peut-on parler jeune
sans avoir l'air d'une vieille ?

PAR MARIE KOCK



J'ai 17 ans. Dans ma chambre d'ado, je révise mon bac. Comprendre : je fixe le plafond en faisant la gueule, pendant que Tupac hurle son amour de la Californie sur ma chaîne hi-fi. Mon père, désespéré par l'ingratitude de mon âge et mes goûts musicaux, se lance dans une imitation gênante, à base d'index tendus et de « wech wech ziva ». Je ne vois pas de quoi il parle. J'ai 25 ans. Je rends visite à ma mère. Je lui explique que Paris, c'est chanmé, même si le métro est un peu hardcore, que la nuit c'est trop de la balle, bref, que je kiffe grave. Elle me demande quand est-ce que, bon sang, je vais me décider à grandir.



🌐 J'ai 36 ans. Je ne vois pas le jeune type s'asseoir à côté de moi dans le métro. Je suis peut-être en train de lire *L'Attrape-cœurs*. Ou *Hunger Games*. Enfin, un grand roman sur l'adolescence perdue.

«Hey, au calme ? T'as pas envie de t'enjailler ? T'es trop soin.» Ce garçon – qui est manifestement en train de rater son cours d'histoire de l'art – me trouve-t-il un abord belliqueux ? Me propose-t-il de la drogue ? Ai-je la peau sèche ? Je me sens perdue dans une terra incognita dont la langue

m'échappe. Le garçon part en sifflant entre ses dents « crari, la racli pour qui elle se prend ». Les portes de la rame se referment. J'ai rien compris. Enfin si : truffier mes phrases de verlan relou chelou, de cool pepax et de whatever, en pensant que ça va me préserver de l'âge comme une crème antirides, est une bataille perdue d'avance. Notre génération obsédée par le #old a beau s'accrocher à son adolescence comme DiCaprio à son petit radeau de bois, elle ne réussira pas à rester jeune. Au mieux, nous serons des vieux qui parlent comme des jeunes d'une autre génération, okidoki ? « Ça doit vous mettre le seum, madame », me glisse la stagiaire de 3^e, avant de me proposer une « beda ». Rassurée qu'elle ne me propose pas un bédô (« on dit "cons", maintenant ») mais une simple clope, j'en oublie de la sermonner sur les dangers du tabac. Elle m'absout d'un « vous inquiétez pas, c'est dar ». Chère petite, je n'ai aucune idée de ce que tu me racontes. Mais en revanche, j'aimerais bien comprendre à quel moment mon langage a pris coup de vieux (et moi avec).

TOUT LE MONDE VEUT DES LOVÉS

Ce que je n'avais pas saisi à force de traîner avec des gens de mon âge, c'est que le langage est un élément de datation aussi puissant que le carbone 14. On peut circonscrire l'âge de son interlocuteur grâce à ses références culturelles – non mais tu te rends compte elle est née après la guerre/la chute du mur de Berlin/*Smells Like*

Teen Spirit/le 11 septembre –, mais aussi grâce à son vocabulaire. Et particulièrement le vocabulaire familial. Si pour vous, le *Nique ta mère* d'NTM est une insulte plus adéquate que le Mange tes morts gitan ; que la maille

désigne l'argent mais que vous ne payez jamais en lovés ; si vous dites encore Eurodisney alors que le parc d'attractions s'appelle Disneyland Paris depuis 1994 ; les poulets pour les policiers ; fourgon (ou pire « panier à salade ») et pas boîte de six (variation sur les beignets de poulet du Mc Do), vous êtes

comme moi : plus vieille que prévu... Depuis mon propre « parler jeune », les anglicismes se sont démocratisés. Le verlan de verlan a supplanté le verlan aller simple. Et ce ne sont plus les mêmes apports étrangers. Les mots dérivés de l'allemand (flic, chlinguer, chnouf), de l'italien (gonze, barouf, picoler) ou de l'espagnol (barbaque, dingue, tchatche) ont fait place à ceux dérivés de l'Afrique noire (ambiancer, enjailler, go) ou du Romani (marave, bouyave, et plus récemment lové, vago et racli). Et si, comme moi, vous avez grandi dans les années 90, vous avez toutes les chances d'avoir intégré en même temps que votre LV2 le parler dit des banlieues, qui a connu un essor linguistique sans précédent. « Le traitement médiatique de ce nouveau parler, qui était circonscrit à des zones bien précises, a montré une fréquence "anormale", dans le sens de supérieure, par rapport aux autres phénomènes linguistiques. Cette focalisation médiatique a permis à ce langage de passer plus facilement et plus vite dans le langage courant qu'aucune autre », note Henri Boyer, chercheur en sciences du langage au laboratoire Dipralang. Aujourd'hui, c'est le vocabulaire lié aux nouvelles technologies et aux réseaux sociaux qui marque la frontière entre les âges. Si votre patron s'est mis aux SMS et, on ne vous le souhaite pas, au LOL, il n'utilise sûrement pas à l'oral les mots hashtag ou old pour conclure ses conversations. On croit parler jeune, mais on s'exprime en réalité avec le langage propre à sa génération, qui crée et rejette du vocabulaire avec la même

frénésie qu'elle renouvelle ou enterre les styles musicaux et vestimentaires. Si les linguistes ne savent pas toujours pourquoi certains mots resurgissent – comme le mot bâtard qui a disparu après le Moyen-Âge avant de réapparaître aujourd'hui dans sa forme la plus fleurie – ils s'accordent sur le cycle global de la langue. Naturellement, elle a tendance à aller vers sa propre simplification. Elle réduit le nombre de mots à ceux qui sont vraiment en usage, fait mourir les autres. Mais afin de rester vivante, elle doit aussi créer sans cesse du vocabulaire pour désigner les choses nouvelles, les évolutions de la société. Ces mots passent ensuite le test de l'usage. Selon leur succès, elles se fixent – ou pas (R.I.P. le courriel et la balado-diffusion, bravo les Internets) – et deviennent le langage courant, le français correct. En bonnes créatures darwinistes, nous faisons exactement la même chose. Ce qui explique qu'aujourd'hui je dise grave et pas tip-top comme les quadras, ni archi comme les presque vingtenaires, c'est qu'à l'âge adulte, j'ai moi aussi fixé mon propre vocabulaire, sur la base de ce qu'Henri Boyer appelle mon « passé langagier ». À l'école, j'ai appris le français académique, mais au collège et au lycée, j'ai construit – globalement pour faire chier mes parents, d'après la sociolinguistique – un langage contre la norme. D'une part pour me sentir comprise dans un groupe qui n'est pas celui des adultes (qui rappelez-vous, ne comprenaient vraiment rien) et aussi donc pour marquer mon opposition à la société et à l'école (c'est vrai qu'une fois, j'ai demandé à aller à l'infirmerie alors que je n'étais même pas malade). À l'âge adulte, j'ai gardé ce vocabulaire-là. Après un petit tri – sélectif quand même – je vais moins à la pistoche, par exemple.

“ BEDA ENJAILLER TISER ”

APPRENDRE À POSEY

C'est bien beau d'avoir fait de la place dans mes armoires lexicales, le problème c'est que j'ai tendance à ne rien remettre sur les rayons. En vieillissant, de la même manière que je supporte moins l'alcool et que je suis prédisposée à me coucher plus tôt, j'intègre de moins en moins de nouveaux mots. « La capacité d'innovation mais aussi d'écoute s'émousse à l'âge adulte, rappelle Henri Boyer. On va acquérir les éléments nouveaux comme des éléments exogènes, en dehors de soi. »

“ MARAVE RACLI ”

Si je peux encore entendre : « Je t'ai rodave Narvalo, t'as encore trop tisé », il n'y a en effet qu'une très faible probabilité que je l'utilise à la place de : « Ben alors mec, tu t'es encore pas loupé sur le jaja. » « Les gamins de 15-20 ans ont une plus grande souplesse langagière. Ils ont une approche plus ludique de la langue et passent plus facilement d'un registre à l'autre. Mais plus on avance en âge et plus on perd en dextérité. Et à partir de 60 ans, apparaît une forme de conservatisme du langage », confirme Claudine Moïse, maître de conférences en sciences du langage, qui compare la pratique de la langue à la pratique sportive. « Et dans cette course à l'innovation langagière, les adultes seront toujours perdants ! », confirme Henri Boyer. D'autant que l'une des fonctions du parler jeune est justement d'être identitaire et donc, cryptique. Le blème (oups, encore raté), c'est que se sentir soi en marquant sa différence avec les autres est une pratique qui se poursuit dans la vie adulte : le jargon des médecins qui exclut les malades, le parler parisien vs provincial. Je me souviens de la première fois où j'ai osé dire « Répu » au lieu de « place de la République » comme un signe d'intégration, après les moqueries sur mes régionalismes stéphanois. (À mes compagnons d'infortune, j'indique d'ailleurs qu'il semblerait que ni cart'bleue ni port'feuille ne soient passés dans le parler national).

PHOTOS : DR

« WEJ TLHOJ NUV GHIQ TLHOS VAY' 'ACH »*

Leur métier : inventer des langues pour la SF.



MARC OKRAND spécialiste des langues éteintes, il a été embauché par la Paramount pour développer le Klingon de Star Trek. Une langue agglutinante, (à suffixes) qui a trois genres grammaticaux : les personnes capables de parler, les parties du corps, et... tout le reste. Le moteur de recherche Bing propose un système de traduction bien pratique.

DAVID J. PETERSON ce linguiste a créé le Valyrian, pour *Game of Thrones*.

Une langue complète basée sur la douzaine d'expressions distillées par l'auteur comme « valar morghulis » (« Tous les hommes doivent mourir »). Très à cheval sur la prononciation, il rappelle qu'on dit « KHAH-lay-see » et pas « ka-LEE-see ».



PAUL FROMMER ce spécialiste du perse est l'auteur du Na'vi, la langue des petits hommes bleus d'Avatar. Basée sur un mélange de langues polynésiennes, elle ne contient aucun b, d et g pour être douce à l'oreille. Elle comporte pour l'instant 1400 mots mais les fans continuent d'en proposer.

*« Je dis n'importe quoi mais personne ne s'en rend compte » en klingon

LIKER SON STATUT

« On est toujours jugés sur son langage », rappelle Henri Boyer. Parce que l'on ne parle pas dans le vide (en tout cas on évite de s'en vanter), mais à quelqu'un. On ne prend pas un coup de vieux langagier parce qu'on ne parle plus comme il faut, mais parce qu'on ne parle pas « à propos », c'est-à-dire pas au bon moment ni en adéquation avec le contexte. « C'est la même chose qu'avec la façon de s'habiller », explique Claudine Moïse. On sera jugée non parce qu'on porte une mini-jupe et des baskets, mais parce qu'on la porte alors qu'on a 50 ans et qu'on est une DRH chargée de virer la moitié de la boîte. Pour le langage c'est pareil. « Si on se trompe de registre, on finit par ne même plus être entendu : le message n'est plus perçu parce que la personne qui l'énonce n'est plus considérée comme légitime. » Un prof d'université qui parle trop jeune à ses élèves sera rangé d'office dans la catégorie des boloss mais perdra également toute sa swagance intellectuelle si son registre est trop soutenu. Toute la difficulté serait donc, comme pour la mini-jupe, de savoir quand arrêter. Mais bizarrement, si j'ai pu sans l'ombre

“ VAGO BOUYAVE DAR ”

d'un regret abandonner mes pulls Poivre Blanc, mes chouchous en velours bleu ciel et mon orthodontiste, ça me fait un peu de peine de devoir discipliner mon langage. Mais l'enjeu est de taille : éviter d'être ridicule et de ressembler à ce qui se fait de pire chez les adultes : vouloir « faire » jeune. « Renoncer à son langage, c'est renoncer à sa jeunesse et perdre un peu de son identité », me console Claudine Moïse. Mais c'est aussi accepter en douceur son statut, se résigner tranquillement à l'âge adulte. Et à ça, je suis sûre que je finirai par dire okidoki. 